

D'une œuvre à l'autre,
j'aime sans doute
creuser la question
du désir, de sa force,
de son souffle.

- Christine Letailleur -

Julie de Lespinasse

TNS Théâtre National de Strasbourg

Saison 21-22

Entretien avec Christine Letailleur

Tu es passionnée par l'écriture du XVIII^e siècle, tu as adapté et mis en scène Laclos, Sade... Julie de Lespinasse est peu connue aujourd'hui. Comment as-tu découvert ses écrits et son vécu ?

J'aime flâner à la BnF [Bibliothèque nationale de France], me balader dans les travées, feuilleter des livres. C'est là que j'ai découvert les lettres que Julie de Lespinasse a écrites les dernières années de sa vie, entre 1773 et 1776, à son amant, le comte de Guibert.

C'est grâce à la veuve de Guibert que les lettres de Julie nous sont parvenues, elle les a faites publier en 1809.

Je sortais tout juste d'un travail d'adaptation sur *Les Liaisons dangereuses*, et j'ai été frappée par le fait que Julie n'aime pas vraiment selon les codes de son époque. Loin de la séduction, du libertinage, de la frivolité, de l'incontinence langagière, elle nous plonge dans une parole très sincère, très profonde. Tirillée entre la raison et le sentiment, Julie de

Lespinasse choisit l'amour et nous emmène dans l'intensité de la vie intérieure – dans les larmes, la folie, les excès. Elle a su exalter les forces de l'amour. Elle n'a de cesse de chercher les mots justes pour traduire sa passion amoureuse qui la ronge et la fait tant souffrir. Et lorsque les mots ne viennent pas, que le langage fait défaut, elle écrit : « Je n'ai plus de mots, que des cris. » En lisant ses lettres, j'avais l'impression d'entendre sa voix à chaque page, de la voir s'animer devant mes yeux.

Après l'avoir lue, je voulais en savoir davantage sur elle, j'ai cherché des éléments biographiques et j'ai été captivée par la dimension romanesque de sa vie. Fille illégitime de la comtesse d'Albon, elle est née dans la clandestinité à Lyon, en 1732. Sa mère, bien qu'elle ne l'ait pas reconnue, l'élève à l'égal de ses deux enfants nés de son mariage et lui donne une solide éducation. À la mort de celle-ci, Julie a seize ans ; sans argent, sans héritage, elle n'a pas d'autres choix que de devenir la gouvernante des enfants de sa sœur. À vingt ans, elle apprend que le mari de sa sœur, Gaspard de Vichy, a été l'amant de sa mère et qu'il est son propre père. Elle songe alors à partir au couvent et là, coup de théâtre : sa tante, Madame du Deffand – la sœur de Gaspard de Vichy – qui appréciait l'intelligence et le caractère de la jeune fille, vient la chercher

et la prend comme dame de compagnie à Paris. Je parle d'un coup de théâtre parce que le destin de Julie de Lespinasse était de vivre cachée. Que ce soit dans un château ou dans un couvent, il fallait que «la faute» de sa mère et sa bâtardise soit tenues secrètes. Sa mère aurait voulu à un moment la faire reconnaître mais la famille et notamment le père, Gaspard de Vichy, s'y opposèrent pour des questions d'argent et d'héritage. De sa jeunesse, Julie dit : «J'ai été formée par ce grand maître de l'Homme, le malheur.»

À son arrivée chez Madame du Deffand, grande amie de Voltaire, la petite provinciale de vingt-deux ans, découvre l'univers du salon parisien de sa tante, très prisé à l'époque et côtoie de beaux esprits : Montesquieu, Marivaux, d'Alembert... Elle y restera dix ans, durant lesquels elle va beaucoup apprendre.

Pourquoi a-t-elle décidé, en 1764, d'ouvrir son propre salon ? Et quel en a été le rayonnement ?

Tout est né d'une dispute. Madame du Deffand est une «lève tard» et ses journées ne commencent pas avant dix-huit heures. Un jour, elle s'aperçoit que sa nièce reçoit, en catimini, dans sa petite chambre, un peu avant l'ouverture de son salon, certains de ses habitués. Elle se sent trahie, devient jalouse de la jeune femme qui a su séduire certains

de ses proches tant par son intelligence, sa finesse et son ouverture d'esprit que par sa grâce, sa simplicité et son naturel. Elle renvoie Julie.

À trente-deux ans, Julie va donc prendre son envol et ouvrir son propre salon non loin de la rue Saint-Dominique où réside sa tante. Certains des habitués du salon de Madame du Deffand la suivent, notamment d'Alembert. Il a quinze ans de plus que Julie et il en tombe amoureux dès leurs premières rencontres. Selon lui, le malheur les a tout de suite attachés l'un à l'autre, «comme deux roseaux pour se soutenir». Lui aussi avait beaucoup souffert. Enfant illégitime, il avait été abandonné sur les marches d'une église près de Notre-Dame à Paris, par sa mère, Madame de Tencin, célèbre salonnière à l'époque.

Le salon de Julie de Lespinasse devient très en vogue : littérateurs, philosophes, hommes politiques, économistes, épris de liberté, de progrès et de réformes, le fréquentent ; on le surnomme «le laboratoire des Encyclopédistes». D'Alembert contribue à sa belle réputation. Mathématicien et géomètre célèbre, il est aussi philosophe, ami de Diderot avec lequel il dirigera et rédigera, à partir de 1750, l'Encyclopédie. Si Julie tient salon, ce n'est pas pour se divertir ou pour briller : «Julie fut en état de complicité permanente, de conspiration

« Tirailée entre la raison
et le sentiment,
[Julie de Lespinasse]
choisit l'amour et nous
emmène dans
l'intensité de la vie
intérieure – dans
les larmes, la folie,
les excès. »

avec les esprits les plus avancés de ce siècle des lumières et se trouve même bien vite sur un pied d'égalité avec des hommes de génie annonciateurs d'un monde nouveau.» [Janine Bouissounouse, *Julie de Lespinasse : ses amitiés – sa passion*, éditions Hachette, 1958]

Julie de Lespinasse était proche de Condorcet, avec lequel elle échangeait beaucoup – de nombreuses lettres ont été conservées. Condorcet était un homme éclairé, il s'élevait contre l'esclavage, la tyrannie, l'obscurantisme et prônait la tolérance, l'égalité entre les hommes et les femmes, il voulait que les femmes aient le droit de vote et qu'elles puissent accéder à l'éducation.

À quel moment de sa vie rencontre-t-elle le comte de Guibert ?

En juin 1772. À cette époque, Julie de Lespinasse a quarante ans, Guibert en a onze de moins qu'elle et c'est un militaire très en vogue qui fréquente les salons parisiens. En 1770, il publie *Essai général de tactique*, un livre sur l'art de la guerre, interdit en France, et qui fait grand bruit. Il est reçu par Frédéric II, le roi de Prusse qui admire son livre, et voyage beaucoup en Europe. C'est un homme qui a été d'une grande influence en ce qui concerne les réformes à adopter dans l'armée et les questions

de stratégies militaires. On dit que Napoléon avait toujours sur lui un exemplaire de l'*Essai* quand il partait sur les champs de bataille.

Quand elle fait la connaissance de Guibert, Julie succombe tout de suite aux charmes du jeune et beau colonel. Elle est séduite par ses idées, sa réputation et son charisme. Quelques années avant, en 1766, elle avait aimé le marquis de Mora. Comme Guibert, il était plus jeune qu'elle : elle a trente-quatre ans quand elle le rencontre et lui en a dix de moins. Mora, atteint de tuberculose, devait régulièrement retourner dans son pays, en Espagne, pour se faire soigner. C'est durant une de ses absences qu'elle rencontre Guibert et qu'ils deviennent amants, en février 1774.

Ce qui transparait dans les lettres que Julie a écrites à Guibert, c'est qu'elle est habitée par la passion amoureuse, entièrement, corps et âme, et elle s'y consacre pleinement : jour et nuit, elle écrit à son bien-aimé, elle n'a qu'une chose en tête : aimer. Elle écrit : « Ces gens raisonnables n'aiment rien ; ils ne vivent que de vanité et d'ambition, et moi, je ne vis que pour aimer ! Quel bonheur que d'aimer ! C'est le seul principe de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bon et grand dans la nature. Aimer, souffrir, le ciel, l'enfer : voilà ce à quoi je me suis vouée, c'est le climat que je veux habiter, et non pas cet

état tempéré dans lequel vivent tous les esclaves et les automates dont nous sommes environnés. » Julie revendique son droit à l'amour ; elle veut aimer comme les hommes en ont eux le droit. À cette époque, la femme de quarante ans était reléguée aux oubliettes : elle n'était plus objet de désir et n'avait guère le droit de prétendre à l'amour, au plaisir charnel. Julie veut aimer, aimer des hommes plus jeunes et jouir.

C'est à partir de ces matériaux, à la fois les lettres adressées à Guibert et les éléments autobiographiques, que tu as écrit le texte du spectacle. Peux-tu parler de tes choix dramaturgiques ?

J'aurais pu imaginer, chercher à retranscrire de grandes conversations entre Julie et d'Alembert, entre Julie et Condorcet, au moment où elle est au sommet de sa gloire mais, ce qui m'intéressait, c'était le moment de sa chute quand elle ferme la porte de son salon, qu'elle se retire du monde et qu'elle s'enfonce dans la solitude pour vivre sa passion amoureuse qui va la dévaster et la faire mourir.

Le fil conducteur de l'adaptation a été la passion et ses tourments. La pièce est comme un long monologue, entrecoupé de quelques voix off.

Je voulais faire entendre la contradiction de ses sentiments et sa souffrance. Julie aime jusqu'au bout, jusqu'au sacrifice d'elle-même. Il y a quelque chose de mystique dans sa façon d'aimer. Elle écrit : « En amour les grands plaisirs touchent de près aux grandes douleurs. » Plus elle souffre, plus elle chérit sa souffrance. Chantal Thomas, dans *Souffrir* [Éditions Payot, 2004] dit cette chose très belle : « Il est important de savoir distinguer entre ce qu'on souffre par nécessité et ce qu'il nous fait plaisir d'endurer. »

J'ai construit une pièce en deux parties. Au début, Julie attend. Elle attend Guibert ; elle lui écrit tout le temps, ne cesse de lui dire et redire qu'elle l'aime. Les réponses n'arrivent pas et Julie s'impatiente, elle est jalouse, égoïste, exclusive, fait des reproches et des scènes à son amant, l'accuse de la faire souffrir par son absence... et puis elle le supplie de lui pardonner ses excès, lui jure de ne plus l'importuner et lui promet qu'elle saura se montrer patiente tout en se réfugiant dans les souvenirs heureux, se remémorant leur première rencontre, leur première nuit d'amour... Une phrase de Julie est représentative de cette première partie : « Mon ami, je souffre, je vous aime, et je vous attends. »

« Une phrase de Julie est représentative de cette première partie : "Mon ami, je souffre, je vous aime, et je vous attends." »

La deuxième partie commence au moment où elle apprend que Guibert va se marier avec une jeune femme bien née de dix-sept ans, Mademoiselle de Courcelles. Cette nouvelle est un coup de poignard, elle ne veut pas y croire, fait tout pour le persuader de ne pas se marier, mais rien n'y fait, elle devra se résigner. À partir du moment où Guibert lui échappe, la culpabilité d'avoir trompé Mora ressurgit et devient plus vive. Elle tombe malade, se drogue, divague, elle dit qu'elle hait Guibert mais lorsqu'elle apprend qu'il va revenir à Paris, elle n'a qu'un souhait - celui de le revoir pour lui dire combien elle l'aime. Mourir d'amour sera sa seule consolation et bouclera le roman de sa vie.

Dans ton adaptation, Mora, bien que mort, est présent sur le plateau, comme un fantôme présent dans son esprit. Représente-t-il aussi le spectre d'un amour qui aurait pu être partagé ?

À la différence de Guibert, le bel indifférent, Mora était très amoureux de Julie. C'était un homme désintéressé qui ne cherchait ni la gloire ni les honneurs, qui aimait la poésie, le théâtre et se sentait proche des encyclopédistes. Tout le rapprochait de Julie. Il a la veine du héros romantique : il est veuf très jeune, à vingt ans, et sa vie sera brève.

À un moment donné, le mariage entre les amants est envisagé. La famille de Mora dont le père est ambassadeur d'Espagne à Versailles s'opposera fermement à une telle union avec une bâtarde, sans titre, sans héritage, et fera tout pour les séparer. En 1774, alors qu'il est bien malade, il décide tout de même de quitter sa famille et son pays, l'Espagne, pour venir retrouver Julie à Paris. Mais il meurt en chemin près de Bordeaux, à l'âge de vingt-huit ans, et avant de s'éteindre, il écrit à Julie : « J'allais vous voir, il faut mourir, quelle affreuse destinée ».

Julie est travaillée par les remords. Quand Mora meurt, elle est la maîtresse de Guibert ; elle est persuadée que Mora a senti, dans ses dernières lettres, qu'elle était plus distante, qu'elle l'aimait moins. Il serait donc mort avec ce doute, cette intranquillité. Si Mora était resté en vie, on ne sait pas comment Julie aurait vécu ce double amour. Julie en veut à Guibert, elle lui dit que c'est de sa faute si elle a trahi Mora. Quand Guibert la délaisse, elle est hantée par le souvenir de Mora, elle converse avec le mort, lui demande pardon, lui écrit...

Guibert, lui, n'apparaît pas sur le plateau. Est-ce pour qu'il existe uniquement à l'état de fantasme ?

Je tenais à restituer la solitude dans laquelle Julie a choisi de s'enfermer. Elle parle seule. Elle

monologue. Elle dit d'ailleurs, dans une de ses lettres à Guibert : « Mon ami, il faut que je vous parle, il serait sans doute plus doux d'être en dialogue mais le monologue est supportable quand on peut se dire : je parle seule et, cependant je suis entendue. » Elle est face à elle-même, face à ses sentiments, à ses doutes, à ses craintes. Guibert n'est pas là, il ne répond pas toujours à ses lettres, il n'a pas le temps, parfois il oublie, quelquefois même, par étourderie, il lui envoie une lettre qui était destinée à une autre femme.

Guibert n'aime pas Julie comme elle peut l'aimer et n'est pas fait pour une telle passion. Et puis, ils ne sont pas dans la même temporalité. Il a sans aucun doute éprouvé un grand plaisir à la fréquenter mais il est jeune – c'est un brillant militaire, un tacticien reconnu, il aime voyager en Europe, écrire des traités militaires, des pièces de théâtre, il a des maîtresses et surtout il doit songer à sa carrière, à son mariage, à sa fortune personnelle, Quant à Julie, elle ne se projette plus. Elle vit au jour le jour, dans l'attente de Guibert qui est le grand absent.

Je ne le voyais pas physiquement au plateau, par contre je trouvais intéressant d'entendre sa voix, ses mots, d'où la voix off. J'aime le trouble que cela crée : est-ce que la voix de Guibert que Julie entend est dans un pur présent? Est-ce que

Julie se remémore ses mots? Est-ce un fantasme? Le spectateur pourra imaginer ce qu'il veut...

Pourquoi y a-t-il, dans la pièce, des références à *Phèdre* de Racine?

Julie de Lespinasse aimait beaucoup Racine et, dans ses lettres, elle cite des passages de *Phèdre*. Elle se compare volontiers à cette héroïne. Comme Phèdre, elle aime un Hippolyte (Guibert s'appelait Jacques Antoine Hippolyte), un homme plus jeune. Quand Guibert écrit des pièces de théâtre que Julie trouve bien médiocres, elle lui recommande la lecture de Racine et lui conseille de s'inspirer de l'élégance de son style et de la musicalité de ses vers.

Dans l'une des préfaces des lettres de Julie de Lespinasse, Marie-Christine d'Aragon parle de cette relation à Racine, elle dit de Julie : « C'est une héroïne racinienne égarée au XVIII^e siècle. » Chantal Thomas écrit : « Elle aime comme Phèdre, comme Héloïse d'Abélard. Elle est entrée dans un ordre atemporel. »

On peut évidemment relier ce spectacle à la passion du XVIII^e siècle, mais j'y vois aussi un lien avec Duras, dont tu as mis en scène dernièrement *L'Éden Cinéma*. Il y a la question amoureuse qui est centrale, l'histoire familiale, la découverte du plaisir charnel... Tu abordes souvent une littérature

qui explore les non-dits ou les interdits de l'amour. Est-ce un terrain que tu souhaites creuser d'une œuvre à une autre ?

Duras militait pour la liberté des femmes, celle de penser, de créer, de jouir. Comme Julie à son époque. Dans son œuvre, Duras met en scène des amours impossibles, adultères, interdites... Elle écrit l'Amour, Julie aussi.

Chez Duras, on est foudroyé par la passion. Julie pourrait être une de ses héroïnes de romans. Duras a été comme Julie, une grande amoureuse. Duras aimait beaucoup Racine aussi.

Quand j'écrivais l'adaptation, j'ai pensé à Duras qui disait comment elle avait été hantée par certaines de ses héroïnes de romans. Par moments, tu te sens absorbée, parce que ça t'emmène loin, dans des chemins sinueux. D'une certaine manière, tu n'existes plus. Le personnage se met à exister plus que toi. Je suis allée rue Saint-Dominique, où Julie a vécu chez Madame du Deffand, puis, à quelques pas de là, rue de Bellechasse, où elle a ouvert son salon, à l'église Saint-Sulpice où elle a été inhumée... Alors, je pensais à Duras qui disait son envie de foutre à la porte certaines de ses héroïnes ! « Je vivais une sorte d'amour fou pour cette femme [Anne-Marie Stretter]. Je me suis dit : il faut qu'elle meure. Voilà. Parce qu'elle m'a tellement atteinte. »

D'une œuvre à l'autre, j'aime sans doute creuser la question du désir, de sa force, de son souffle.

Julie de Lespinasse est peu connue, je trouvais important de la faire (re)découvrir par le biais du théâtre, de lui donner une vie au plateau, de l'incarner. Et, ce qui est étonnant pour l'époque, c'est qu'elle parle aussi de ses souffrances physiques, celles que son âme fait subir à son corps. Par bien des aspects, sa sensibilité n'appartient pas au XVIII^e siècle, elle est annonciatrice à la fois du romantisme et de l'introspection, de la recherche de l'intime, de la psychanalyse. On sent qu'elle cherche ce qui, dans l'enfance, dans les malheurs de sa jeunesse, a déterminé sa vie d'adulte.

Comme tu l'as dit, il y aura deux personnages présents sur le plateau : Julie de Lespinasse et le marquis de Mora. Comment as-tu choisi l'actrice - Judith Henry - et l'acteur - Manuel Garcia-Kilian - qui vont les interpréter ?

Il existe un portrait de Julie de Lespinasse peint par Carmontelle. Elle est assise d'une manière très particulière : son dos est décollé du dossier, elle se tient très droite, on voit qu'elle est fine, gracieuse. Elle est dans une posture de statue, comme si le temps s'était arrêté. Elle semble concentrée dans une très grande écoute, le regard intense. On dit

«qu'elle avait des yeux noirs pleins de feu». Je vois en Judith Henry cette finesse, cette grâce, ce regard, cette force intérieure. Je suis sûre que Judith pourra donner vie aux sentiments de Julie et nous les faire entendre avec profondeur.

Mora sera interprété par Manuel Garcie-Kilian, avec lequel j'ai déjà travaillé à plusieurs reprises – il était Danceney dans *Les Liaisons dangereuses*, il a aussi joué dans *Baal*, *Hinkemann*, *Le Banquet*, *Le Château de Wetterstein...* Pour interpréter Mora, je souhaitais une présence particulière, une manière d'être, d'habiter l'espace, de se mouvoir au plateau, pour donner vie au spectre, lui apporter une humanité et une poésie.

Comment as-tu conçu l'esthétique du spectacle – et notamment la scénographie avec Emmanuel Clolus ?

Avec Emmanuel, après la lecture de la pièce, nous avons échangé nos impressions, parlé de lignes, de dessins, de couleurs, de peintres, etc. Je ne souhaitais pas reconstituer l'intérieur d'un salon du XVIII^e siècle. D'ailleurs, Julie vivait modestement. Nous avons rêvé d'un espace dépouillé qui permettrait de mettre en avant l'enfermement et la solitude de Julie, un espace dans lequel ses sentiments, son imaginaire puissent se déployer, un espace pour créer des

ambiances, des variations de lumière. Nous avons été en dialogue avec le créateur lumière, Grégoire de Lafond, et le vidéaste Stéphane Pougnaud, au fur et à mesure de l'avancement du projet. De même, nous avons échangé sur la spatialisation sonore dans le décor avec Manu Léonard, créateur son. Nous avons voulu que ce décor mette en relief les costumes créés par Élisabeth [Kinderstuth, responsable de l'atelier couture et habillement du TNS] dans un esprit proche du XVIII^e siècle. Nous nous sommes penchés sur le tableau de Carmontelle pour réaliser la robe de Julie.

Parmi les voix off figure celle du narrateur. S'agit-il d'Armand, le secrétaire de Julie de Lespinasse, qui est un personnage évoqué dans le texte ?

Cette voix off du narrateur pourrait être celle d'Armand, le secrétaire, celui qu'on appelle et qu'on ne voit jamais sur le plateau. En tous les cas, c'est la voix d'un homme jeune, qui a connu Julie, a une certaine empathie pour elle et qui apprécie d'Alembert. Cette voix off est le fil conducteur de la pièce construite en ellipses; elle nous permet de suivre le récit; elle dit des choses qui ne seront pas montrées sur scène, nous donne des renseignements sur l'état physique et psychologique de Julie...

La pièce s'achève avec la mort de Julie de Lespinasse et la seule personne dont elle accepte la présence est celle de d'Alembert. Comment vois-tu leur relation ?

Il y a eu trois hommes importants dans la vie de Julie de Lespinasse : d'Alembert, Mora et Guibert. D'Alembert a vraiment aimé Julie. Ils ont été très proches, Julie l'a soigné quand il était souffrant et *vice versa*. Quand elle quitte Madame du Deffand, d'Alembert vient vivre dans sa maison, ils prennent leur repas ensemble, fréquentent les mêmes gens, ont les mêmes amis comme Diderot, Condorcet. D'Alembert lui était totalement dévoué. Elle lui dictait des lettres, parfois même quand elle était dans son bain. Il allait chercher son courrier, des nouvelles de Mora quand elle n'en avait plus et se morfondait, alors qu'il ne savait pas que Julie en était amoureuse. Il la console de ses chagrins sans en connaître la raison, sans soupçonner que d'autres amours la font souffrir. Julie l'aimait à sa manière, mais elle n'était pas éprise. Ce qui est curieux c'est qu'il ne s'en soit pas aperçu. On a dit que c'était un amour platonique.

Avant de mourir, Julie lui demande pardon sans qu'il en sache les raisons et veut qu'il soit son exécuteur testamentaire. À sa mort, bien qu'elle lui avait dit de ne pas lire ses lettres, il en lit

quelques-unes et c'est là qu'il découvre la liaison amoureuse que Julie avait entretenue avec Mora. Très atteint, il écrira deux mois après la mort de Julie *Aux Mânes de Mademoiselle de Lespinasse* aux accents déchirants : « Ô vous qui ne pouvez plus m'entendre, vous que j'ai si tendrement et si constamment aimée, vous dont j'ai cru être aimé quelques moments, vous que j'ai préféré à tout, vous qui m'auriez tenu lieu de tout si vous l'aviez voulu ; hélas ! s'il peut vous rester encore quelque sentiment dans ce séjour de la mort après lequel vous avez tant soupiré et qui bientôt sera le mien, voyez mon malheur et mes larmes, la solitude de mon âme, le vide affreux que vous avez fait, et l'abandon cruel où vous me laissez ! »

Christine Letailleur

Entretien réalisé par Fanny Mentré,
collaboratrice littéraire et artistique au TNS,
le 24 avril 2021.

Entretien avec Judith Henry

Les écrits et la vie de Julie de Lespinasse sont peu connus aujourd'hui. Comment les as-tu découverts et qu'as-tu ressenti à la lecture ?

Je ne connaissais rien de Julie de Lespinasse. J'ai commencé par lire l'adaptation que Christine a écrite pour le spectacle. Ensuite, j'ai lu la correspondance et je lis actuellement une biographie.

J'ai tout de suite aimé l'idée de faire un spectacle autour de cette femme et sur la passion amoureuse. Et surtout, ce n'est pas du roman ni du théâtre, c'est une personne qui a vraiment existé, les sentiments dont elle parle sont réels, elle les a traversés. Cela donne une autre dimension au sujet.

Je trouve qu'il y a une résonance très moderne : aujourd'hui, on ressort des limbes du passé des femmes intelligentes, passionnantes, qui ont été précurseurs. Dans la pièce, Julie de Lespinasse dit : « Nous, femmes, n'avons pas les mêmes droits que les hommes. Les hommes, eux, peuvent aimer de bien jolies jeunes filles et prendre du plaisir

jusqu'à la veille d'aller au tombeau, mais pour nous autres femmes, les lois de l'amour sont bien différentes, plus injustes, plus cruelles ; à quarante ans, l'amour nous est interdit alors que notre cœur, nos sens, sont pourtant loin d'être éteints. » Il y a une dimension féministe dans la pensée, dans les mots de cette femme du XVIII^e siècle. Je trouve essentiel de faire réapparaître des femmes qui ont été effacées par l'Histoire. Ce n'est pas vraiment le cas de Julie de Lespinasse, puisqu'elle est parvenue jusqu'à nous, on peut toujours la lire - notamment parce que fréquenter d'Alembert lui a donné une sorte de légitimité.

Et c'est fabuleux et d'une grande modernité : c'est la femme de Guibert qui a fait publier les lettres ! Elle aurait pu faire le choix de les brûler, en tout cas de les détruire, par jalousie... mais c'est grâce à elle qu'on peut les lire aujourd'hui.

Au moment où nous nous parlons, les répétitions n'ont pas encore commencé. As-tu des échanges avec Christine Letailleur ?

Oui, bien sûr, c'est d'ailleurs elle qui m'a envoyé la biographie [*Julie de Lespinasse : ses amitiés, sa passion*, Janine Bouissounouse, Hachette, 1958], qui n'est plus éditée. On a fait une lecture de la pièce au théâtre national de La Colline et un essai

de costume avec Élisabeth Kinderstuth. La robe est déjà bien avancée et c'est franchement très beau. Christine m'a aussi décrit ce que sera le décor. Je pense que ce sera un spectacle fort en images ! J'ai l'impression que le personnage sera comme une marionnette à l'intérieur d'une boîte, emprisonnée dans son amour.

Et il y a aussi la présence de Mora, son amour mort. Je trouve que c'est une très belle idée, cette présence fantomatique, et la culpabilité qui vient la hanter. L'adaptation de Christine est vraiment réussie, parce que ce n'était pas évident d'arriver à garder la ligne et l'émotion des lettres tout en donnant des éléments de la vie de Julie de Lespinasse. Elle arrive à distiller tout ce qui concerne le passé et nous permet de situer les personnages.

Il est important de comprendre que Julie de Lespinasse, avant de choisir de s'isoler, tenait un salon où elle parlait de littérature, de science, de politique... C'était une femme très en vue, intelligente – très aimée et courtisée pour son intelligence justement, puisque d'après la biographie, elle n'était pas très belle. C'est ce qui est surprenant : cette grande amoureuse qui choisit de tout quitter pour vivre à fond sa passion était vue comme une grande intellectuelle – ce qu'elle était, d'ailleurs. Il y a toutes ces dimensions en elle.

Tu es une actrice connue pour avoir fait découvrir des auteurs du XX^e et du XXI^e siècles. Dans ton parcours, tu as beaucoup participé à des créations d'inédits. Y a-t-il un plaisir ou un enjeu particulier à incarner cette femme du XVIII^e siècle et son langage ?

L'auteur le plus ancien que j'ai joué est Shakespeare, *Macbeth* dans la mise en scène de Matthias Langhoff [créé en 1990 au Théâtre national de Chaillot]. Je crois que c'est le seul grand « classique » ; je me suis plus tournée vers les écritures contemporaines.

Là, ce qui est singulier, c'est que ce sont des lettres. Et, d'une certaine façon, on est encore à un endroit « d'inédit », puisque, comme tu le disais, Julie de Lespinasse est une autrice qu'on ne connaît pas vraiment aujourd'hui. Il y a donc aussi cet esprit de découverte.

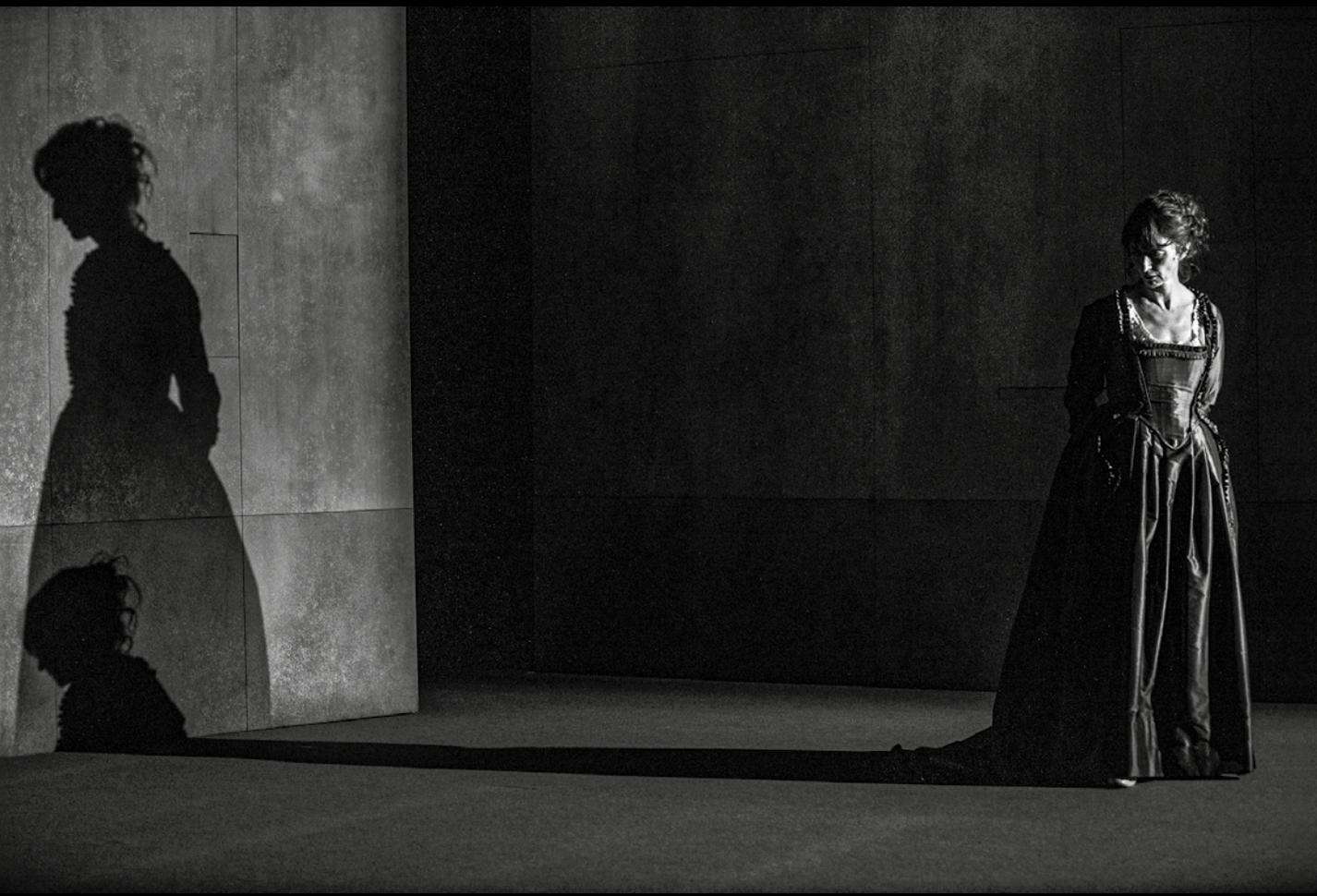
Judith Henry

Entretien réalisé par Fanny Mentré,
collaboratrice littéraire et artistique au TNS,
le 25 février 2022.















Production Théâtre National de Strasbourg, Fabrik Théâtre – compagnie de Christine Letailleur

Avec le soutien de La Colline – théâtre national

Remerciements à Bruno D'alberto (Haute Coiffure - Strasbourg)

Le décor est réalisé par les ateliers de La Colline – théâtre national.

Création le 25 avril 2022 au Théâtre National de Strasbourg

Théâtre National de Strasbourg | 1 avenue de la Marseillaise | CS 40184
67005 Strasbourg cedex | tns.fr | 03 88 24 88 00

Directeur de la publication : Stanislas Nordey | Entretien : Fanny Mentré | Réalisation du programme : Cédric Baudu, Suzy Boulmedais, Chantal Regairaz et Zoé Tramaille | Graphisme : Antoine van Waesberge | Photographies Jean-Louis Fernandez

Licence N° : L-R-21-012171 | Imprimé par Ott Imprimeurs, Wasselonne, avril 2022


**MINISTÈRE
DE LA CULTURE**
Égalité
Territoires
Participat



Partagez vos émotions et réflexions
sur *Julie de Lespinasse* sur les réseaux sociaux :

#JulieDeLespinasse

Julie de Lespinasse

25 avril | 5 mai

Salle Gignoux

CRÉATION AU TNS

D'après la biographie *Julie de Lespinasse* de Pierre de Ségur
et les lettres au colonel de Guibert

Adaptation et mise en scène
Christine Letailleur

Avec
Judith Henry – Julie de Lespinasse
Manuel Garcia-Kilian – Le spectre de Mora
et la voix d'**Alain Fromager**

Scénographie
Emmanuel Clolus
Christine Letailleur

Lumière
Grégoire de Lafond

Son
Emmanuel Léonard

Costumes
Élisabeth Kinderstuth

Vidéo
Stéphane Pougnaud

Enregistrement piano
Lawrence Lehérissey

Assistanat à la mise en scène
Stéphanie Cosserat

Les costumes sont réalisés par les ateliers du TNS.

Christine Letailleur est metteuse en scène associée au TNS.

La biographie *Julie de Lespinasse* de Pierre de Ségur est publiée aux éditions
Calmann-Lévy, 1905.

Équipe technique de la compagnie : Régie générale et plateau Karl-Emmanuel Le Bras

Équipe technique du TNS : Régie générale Antoine Guilloux | Régie plateau Fabrice
Henches | Régie lumière Jean-Laurent Napiwocka | Régie son Maxime Dauma
Régie vidéo Philippe Suss | Habilleuse Charline Favre | Lingère Anne Richert

dans le **même temps**

Les Serpents

Marie NDiaye * | Jacques Vincey

27 avril | 5 mai | Salle Koltès

Rencontre avec Marie NDiaye *

Ven 6 mai | 19h | Salle Koltès

spectacle **à venir**

Mont Vérité

Pascal Rambert *

17 | 25 mai | Espace Grüber – Hall

dans **l'autre saison**

Spectacles des élèves metteur-e-s en scène
de l'École du TNS (Groupe 47 – 2^e année)

Faust / FaustIn and Out

Goethe / Elfriede Jelinek | Ivan Márquez

Sallinger

Bernard-Marie Koltès | Mathilde Waeber

26 | 30 avril | Horaires sur tns.fr
Espace Grüber

Visites guidées du TNS

14 | 15 mai | Horaires sur tns.fr

* Artistes associé-e-s au TNS

TNS Théâtre National de Strasbourg

03 88 24 88 00 | tns.fr | [#tns2122](https://twitter.com/tns2122)